

Lettre à un.e industriel.le

*Ce que nous perdons d'un côté (...), nous allons
peut-être le regagner de l'autre, à condition
d'accepter de passer d'un régime de paix
apparente à un régime de paix possible.*

Bruno Latour

Prologue

Au début était l'angoisse

Si nos scientifiques ont raison à propos du réchauffement climatique, personne n'a trouvé la voix qui permet de hurler assez fort.

Voilà ce que je me dis soudain. En fait, c'est la merde.

Je me sens comme quelqu'un qui arriverait après une catastrophe, et qui errerait entre les corps, les décombres, et les survivants frénétiques, en demandant : « ... je peut être utile à quelque chose ? »

L'inertie et la vitesse du monde me semblent démesurées. J'ai le syndrome de la crevette perdue dans l'hyperespace. Une compréhension terrible de ma petitesse, une sensation de froid.

Je trouve l'enjeu trop grand. Trop neuf pour que je l'accepte tel quel. Aucun deuil n'est à la mesure de notre gorge - il nous faut inlassablement les remâcher, les avaler par petites pièces, pour en faire une pâte personnelle. Alors le deuil de tout un monde, de tout un avenir ?

Je ne peut qu'enfler. J'enfle. Prendre une taille de bœuf. Gonfler les pecs. Se dire très énervé.

Et sans trop que je sache comment, me voilà comme une comète, propulsé depuis ici, où je me sentais plutôt bien, dans mon humaine enveloppe, je file désormais dans l'espace froid, aussi froid qu'une cause qui me parlerait de l'extinction de la vie sur Terre. Je trouve de nouveaux mots. Stratégie. Militant.

Ils vont prendre cette place démesurée dont j'ai besoin pour couper l'enjeu en tranches, ou le deuil en tranches, ou moi-même en tranches ? Car l'urgence

-

Mais trop tard.

Quand tu passes dans le courant de la rivière, une fois dedans ton corps est trempé. Tant pis si ta tête regrette.

Cordon de CRS

Les CRS sont là. Leur costume commence à devenir banal, à force d'être sur tous les écrans. Ce qui est plus étrange, c'est leur position : en plein dans le village, bloquant les rues qui en sortent vers l'ouest. Le chantier d'autoroute litigieux est à cinq cent mètres en contrebas.

Nous nous tenons devant les loubards en armure, avec le maire et le député du coin qui viennent de se faire gazer. Ca doit être leur troisième fois de la semaine. Avec ce blocage, impossible de contrôler la légalité des travaux.

Coup de téléphone à la préfecture.

« Je veut savoir qui a donné le plan du cordon policier, assène l'écharpe tricolore. Je suis député, et Monsieur le Maire officier de police judiciaire sur la délimitation de sa commune. Vous ne pouvez pas ne pas nous tenir informés.»

Le secrétaire du préfet promet de rappeler dans cinq minutes.

Nous attendons. Pendant ce temps, quelques illuminés s'enflamment. L'origine du problème est selon eux que des CRS marseillais n'auraient rien à faire en Alsace, et que du reste, ils feraient mieux d'aller mater les arabes dans les cités plutôt que de détruire les forêts d'honnêtes gaulois. Bon.

Le téléphone sonne. Courte discussion. Air infiniment las de la député.

« C'est VINCI qui a déterminé la position du cordon de CRS, » annonce-t-elle.

Nous haussons les épaules. Personne n'aura l'énergie, ou l'étonnement, de se demander si cela est légal.

Lettre à un.e industriel.le

Introduction

Longtemps, je me suis demandé qui tu étais. Quelles étaient tes pensées, ce que tu regardais à la télé, ce que tu aimais manger, les fantasmes sexuels que tu avais, ce qui rendait pour toi la vie belle ou laide ; bref, quel était ton quotidien.

Derrière cette question s'en cachait une autre, bien plus brûlante. Je me demandais si tu savais vraiment ce qu'allait produire le réchauffement climatique. Est-ce que, oui ou non, tu agissais en toute conscience ?

Cela me semblait aberrant. Peut-on voir la catastrophe arriver, et accepter, appuyer plus fort encore sur l'accélérateur, dans un grand éclat de rire, à grands renforts de yachts et de champagne ? De la réponse dépendait mon jugement quand à ta responsabilité dans le désastre. Et, si tu étais effectivement responsable, je me demandais si cela m'ouvrait des possibilités d'actions pour réagir. Que faire pour enrayer ta nocivité potentielle ?

Il est fort probable qu'à peine arrivé là, ce « tu » caricatural, ou le mot de « responsable », t'aient donné envie de jeter ma lettre, pour reprendre le cours de ta journée. Tu en aura encore plus envie au prochain paragraphe. Mais je t'en prie, persévère un peu. J'aimerais que tu ailles au moins jusqu'au bout de cette introduction, pour que tu comprennes que mes propos ne sont pas aussi haineux ou violents qu'ils ne le semblent.

J'ai grandi avec un tabou sur l'idée du meurtre et de la violence. Cela n'est pas plus mal. On me l'a enseigné, je l'ai repris, j'y ai cru, je l'ai soutenu. Toutefois, il y a peu, une équation d'une simplicité abominable a commencé à se former dans mon esprit. Je me suis dit que ta mort signifiait *peut-être*, pour beaucoup de monde, de pouvoir vivre. Cela ressemblait à quelque chose comme ça :

$-x$ puissant industriel.le = $+y$ humains, animaux, plantes, champignons

Je ne savais pas si elle était vraie. Mais soudain, je me le suis demandé.

Pour que tu comprennes la secousse que cette équation a créée en moi, il faut que je te confesse être de l'une des pires espèces que porte cette planète. Je suis un coupable perpétuel. Ce qui ressemble chez moi à un désir de justice n'est en vérité qu'une angoisse très puissante, qui se déclenche lorsque je n'agis pas ainsi que je crois qu'il le faudrait. Je place devant moi une conduite parfaite, puis je me juge selon ma capacité à la tenir. A la moindre de mes déviations morales, mon instance de jugement intérieur se déchaîne. Je me retrouve pris dans un cyclone, glacé, pétri d'engelures.

Je suis donc prêt à beaucoup pour échapper à ma capacité flagellatoire. La méthode la plus simple est de me mentir à moi-même : ne pas me poser de questions pour éviter des réponses qui impliqueraient que j'agisse. Une autre consiste à croire que tout ce qui se passe est juste et logique, car réfléchi par des gens plus intelligents que moi. Ainsi quand le doute m'assaille, je peut me

référer humblement à plus grand que moi, en cachant mes poussières de lâcheté sous le tapis.

Malheureusement, esquiver la question de ta responsabilité n'était plus possible. J'avais vu, lu, vécu, trop de choses qui me ramenaient à toi et ta nocivité. Impossible, désormais, de faire autrement que de trancher. Et je tremblais de savoir que si, honnêtement, après un long examen, je concluais qu'il serait à la fois *juste* et *efficace* de t'ôter la vie, je n'aurais plus de cesse de vivre dans cet enfer glacé tant que mon action n'aurait pas suivi ma pensée.

Mais moi, qui déteste tant la violence, moi qui n'avais jusqu'ici voulu croire qu'en la vie – moi, donner la mort ? A cette idée, je perdais toute joie. Pourtant, s'il fallait que tu disparaisses pour que d'autres aient une chance de survivre, n'était-ce pas un argument suffisant ?

Bien sûr, j'aurais été incapable d'un tel acte spontanément. On n'apprend pas la violence en un seul jour. Mais l'angoisse et le désespoir sont des acides puissants, et d'excellents moteurs vers la bêtise. Je les savais à même de dissoudre mes scrupules. Si donc je concluais positivement, il ne me resterait qu'à agir, ou me confondre éternellement en amertume. Car toute la violence que je n'aurais pas le courage d'exercer sur toi me reviendrait, je le savais, sous forme de culpabilité à laisser injustement mourir d'autres êtres.

C'est peu dire qu'aucune de ces deux perspectives n'était réjouissante.

Voilà donc de quoi j'entends te parler dans cette lettre. Comment je suis tombé par mégarde sur cette affreuse équation ; comment je l'ai vécue ; et pourquoi, finalement, je t'envoie une lettre et pas une bombe. Mais si c'est de violence dont il s'agit - de la mienne, de la tienne, de celle qui grandit en ce moment dans nos sociétés et dont nous ne sommes que des échos -, sache que je ne désire pas créer de conflits. Je ne désire pas non plus t'accuser, ou te convaincre. C'est pacifiquement que je viens te parler de guerre. Afin qu'au bout du chemin, nous puissions tracer l'ébauche d'une manœuvre de paix. Pour cela, toutefois, il me faut être absolument franc sur ma position, et sur ce que j'aperçois de la tienne.

Garde donc à l'esprit, je t'en prie, que mes idées, que tu considères sûrement comme radicales, sont exposées sans fanfaronneries ni provocations. Je ne les révèle que pour te dire : « *voici ce que je crois et comment j'en suis venu à le croire* ». Est-ce qu'elles sont vraies ou justifiées hors du fait que je le pense, cela est une autre histoire, qui n'a rien à voir avec notre affaire. Quand deux belligérants traitent ensemble, seul un idiot chercherait à savoir lequel est celui qui a raison. Chaque protagoniste ne fait que dire : « voilà ce que je veux ; maintenant, dites-moi si l'une de vos propositions serait meilleure que la poursuite de notre conflit. »

La chose est un peu pareille ici. C'est une volonté diplomatique qui m'a fait écrire cette lettre. Et j'espère sincèrement que savoir que j'ai réfléchi à t'assassiner te donnera la curiosité de la poursuivre jusqu'au bout.

Interlude à la lettre

Saturday's fever

Nous nous tenions à une dizaine de mètres du pont où se cristallisait la tension entre police et manifestants. Je faisais partie des manifestants, pas lui. Il devait avoir quinze ans, et sortait juste d'un magasin de sport où il s'était acheté une doudoune. Nous observions, éberlués, les premières scènes de violences de notre vie. Toutefois nous étions suffisamment loin de ce pont pour nous sentir en sécurité, des spectateurs.

Puis la police a chargé. Ca a fait « ploc ! » de partout - et il a fait : « Aïe, aïe, aïe. »

Il avait du sang qui lui dégoulinait de la joue, et dans la même joue, un trou parfaitement rond, dans lequel on aurait pu mettre deux doigts pour aller toucher les molaires.

On a appelé le SAMU, qui l'a emmené à l'hôpital vingt minutes plus tard.

Je ne me souviens plus si, ensuite, je me suis remis à prévenir tout le monde qu'ils tiraient à bout portant vers la tête, avec leurs LBD. Mais tout le monde l'avait vécu, de toute façon.

Plus tard, la nouvelle d'un adolescent défiguré a été publiée dans les médias. La police l'a immédiatement traité de casseur.

De ce que j'en avais vu, c'était plutôt un cassé.

Ce que j'appelle soirée désespérante

Rencontrer le Dieu des Causes Perdues par hasard, dans un bar. Au détour d'une conversation, l'entendre mentionner la sienne.

Vous apprécierez les plates-bandes de l'aire de repos

Une salle du tribunal.

Aujourd'hui, procès « en référé » sur l'autorisation de VINCI d'opérer les travaux préparatoires d'une autoroute (autrement dit, raser des forêts.)

Le chantier étant fortement contestable, il est régulièrement bloqué par les citoyens qui doutent de sa légalité. La victoire de l'association qui a porté l'affaire au tribunal reviendrait à interrompre toute manœuvre de coupe en attendant un procès « sur le fond ».

Audience. Délibérations, arguments, etc.

Puis vient le moment de trancher. Que dit monsieur le juge ?

Monsieur le juge reconnaît « de sérieux doutes sur la légalité des travaux » opérés par VINCI jusqu'ici.

Les écologistes commencent à sourire.

Mais Monsieur le juge note aussi que les opposants qui bloquent les travaux commettent des « troubles à l'ordre public ».

Et le chantier n'est-il pas justement reconnu « d'utilité publique » ?

A titre exceptionnel, décide donc Monsieur le Juge, les travaux se feront malgré tout.

Franchir la ligne de la légalité n'amène pas aux mêmes endroits selon qui l'on est et d'où on le fait.

Lettre à un.e industriel.le - Suite

Ce qui a précédé la montée de mes interrogations sur le meurtre Notre rencontre

Dans une lettre restée célèbre, Kafka écrivait à son père :

« Il m'arrive d'imaginer la carte de la terre déployée et de t'imaginer étendu transversalement sur toute sa surface. Et j'ai l'impression que seules peuvent me convenir pour vivre les contrées que tu ne recouvres pas où qui ne sont pas à ta portée. Etant donné la représentation que j'ai de ta grandeur, ces contrées ne sont ni nombreuses ni très consolantes (...). »

Cette image conviendrait aussi bien pour décrire notre société, et la claustrophobie qu'elle me fait ressentir. Sauf que, contrairement au père de Kafka, qui laissait encore quelques places libres, le capitalisme menace, sinon de s'imposer partout, au moins de tout détruire avec lui. Ces contrées peu nombreuses et consolantes dont Kafka parle n'existent plus. Avec la crise écologique, impossible de rêver encore d'espaces à la marge. Le réchauffement touche tout le monde, toutes les zones, tous les lieux. Du même coup, la Terre est devenue trop petite pour que l'on puisse espérer s'affranchir de l'humanité. Le temps des bulles à l'écart de la violence du monde est terminé.

Ma sensation d'enfermement a grandi avec ma prise de conscience de notre situation. De plus en plus, je me suis senti comme un claustrophobe en prison. Les murs de ma cellule, qui est grande comme la Terre, se referment perpétuellement sur moi. Ma suffocation est peut-être plus légère que celle d'un vrai phobique, mais je n'ai pour ma part ni voie de sortie, ni dehors à fantasmer. Je tiens le sauvetage par la fuite dans l'espace pour un mythe, au même titre que la potentielle exoplanète accueillante.

Ce n'est donc pas en côtoyant des radicaux, ou en lisant des auteur.e.s révolutionnaires, que j'ai pris conscience de ta nocivité : c'est en cherchant des réponses existentielles à mon angoisse. L'intuition de ta présence m'est venue à force de buter sur une idée. Je me disais : puisque nous sommes presque tous d'accord qu'il faut de grandes transformations écologiques ; puisqu'il y a des mouvements sociaux qui poussent en ce sens ; puisque, malgré cela, rien n'avance, voir que tout empire encore ; alors c'est qu'il doit y avoir, quelque part, un groupe humain qui fait blocage.

Hasard, ou non ? Je t'ai rencontré la première fois au moment même où je méditais désespérément sur la catastrophe climatique. Ou plutôt, je t'ai aperçu. Tu ne côtoies pas les gens comme moi.

C'est en participant à une affaire de chantier contesté, qui devait raser la forêt qui borde mon village, que j'ai commencé à tracer ton portrait. Tu étais, pour ainsi dire, *plusieurs personnes*.

Tu étais le dirigeant de VINCI, qui portait plainte contre ceux qui dénonçaient ses conflits d'intérêt, qui faisait verser des pots-de-vin à des élus, qui organisait lui-même des barrages de flics.

Tu étais le préfet, qui promulguait des arrêtés illégaux, qui annulait les procès en défaveur des bétonneurs, qui invisibilisait les actes hors-la-loi de ses gendarmes.

Tu étais l'officier d'état-major, qui forçait ses hommes à porter plainte contre les militants, qui créait des escouades d'attaque pour terroriser les manifestants, qui traitait des innocents blessés de casseurs.

Tu étais le grand industriel qui demandait à ses médias de taire les affaires, d'invisibiliser les véritables problématiques, qui traitait les militants de terroristes juste après avoir exproprié des paysans.

Tu étais le ou la politique, qui sous couvert d'éléments de langage, mentait éhontément, retournait sa veste et incriminait les mouvements sociaux, en sacrifiant les derniers lambeaux de nature de ma région.

A tort ou à raison - j'insiste là dessus -, c'est ainsi que je t'ai vu, aperçu, saisi la première fois. Je découvrais l'envers du jeu politique et c'était aussi réjouissant qu'une charogne bouffée par les mouches.

Puis j'ai suivi ou participé à d'autres conflits du même genre. Je t'y ai retrouvé dans des personnalités semblables à chaque fois. A force, j'ai donc commencé à te flairer de manière plus systématique.

Alors, je t'ai imaginé.e derrière les scandales sanitaires.

Je t'ai imaginé.e derrière l'étouffement des études scientifiques qui traitaient ton industrie d'empoisonneuse.

Je t'ai imaginé.e derrière les lobbys qui adoucissent les rapports du GIEC.

Je t'ai imaginé.e derrière les multinationales qui esclavagisent, mettent à mort, appauvrissent, enrôlent de force.

Je t'ai imaginé.e derrière la confiscation du pouvoir démocratique.

Voilà celui ou celle que tu es, me suis-je dit. La personne qui, a un moment, a pesé volontairement et puissamment dans un sens anti-écologique. Ce qui signifie, si l'on suit le plus grand consensus scientifique international, avoir été clairement nuisible à la vie humaine, animale, végétale et bactérienne.

Bien sûr, je ne parle pas d'une décision comme « j'ai jeté ma canette dans la rivière parce que je n'en avais rien à foutre » ou « je prends souvent l'avion. » Je parle d'une décision de pouvoir, qui impliquait de grands nombre de gens, de grands nombres d'entreprises ou de gouvernements.

Je ne parle pas non plus d'une question sans consensus. Je ne crois pas disposer de la Vérité sur ce qui est écologique ou non. Mais il y a des domaines où les choses sont devenues objectives :

+ de pesticides = - de vivants + de carbone

Une personne investie d'un pouvoir de décision, et qui l'utilise volontairement pour polluer, émettre du carbone, ou commettre des crimes contre le monde vivant : voilà ce que j'ai fini par résumer sous le terme « industriel.le ». L'un.e de ceulles qui défendent, d'un endroit à l'autre, les intérêts du monde industriel contre celui des vivants.

Ce portrait est terriblement grossier et pose de nombreux problèmes. Bien sûr, la réalité est bigarrée ; bien sûr, il n'y a pas deux individualités qui soient les mêmes ; bien sûr, les portraits réducteurs appauvrissent, quand ils ne créent pas simplement de la haine. Mais rappelle-toi avant tout qu'il ne s'agit que d'un vécu. J'avais besoin de nommer quelqu'un dont la responsabilité

serait évidente. Et malheureusement, à chaque fois que j'ai voulu tempérer ma caricature, une nouvelle affaire est venue me donner à penser qu'elle n'était pas si grossière que cela.

Pour le reste, je ne prétend pas que tu sois à l'origine de tout ce qui détruit notre planète. Ton pouvoir est seulement d'insuffler, de forcer ou d'empêcher certaines conduites dans le monde ; et c'est l'inertie du monde qui, par la suite, crée l'effet gigantesque, l'illusion de ton pouvoir. C'est uniquement en ce sens que je te considère comme plus responsable que d'autres.

Peut-être répondrais-tu qu'aujourd'hui, « responsabilité » est un mot qui n'a plus guère de sens. De quelle latitude dispose véritablement une personne de pouvoir, dans l'écheveau mondial ? Cela nous ramènerait aux questions des procès de Nuremberg : qui est responsable d'une action - celui qui la commet ? Le donneur d'ordre ? Dans ce cas, lequel : le plus haut ? Tous ?

Je ne prétends pas avoir la réponse. Mais il est de sens commun qu'un officier a plus de moyen d'empêcher une bataille sanglante qu'un troufion. Ce qu'il faut se demander, c'est si les officiers veulent vraiment empêcher les batailles sanglantes !

Je n'ai jamais espéré que tu résolves les problèmes créés par la société industrielle. Tout ce que je veux, c'est que tu cesses d'en créer de nouveaux, de perpétuer les anciens, ou d'empêcher des résolutions. Si tu démissionnais plutôt que de créer des horreurs, cela m'irait amplement. Le reste serait à prendre en charge collectivement.

Mais tu ne démissionnes jamais, bien sûr. Parce que tu es parfaitement conscient de ce qui se joue, et plus que de t'en accommoder, tu trouves cela parfaitement normal.

Et tu sais bien, en lisant cela, que ce n'est pas une attaque. Ce n'est qu'un constat.

Interlude à la lettre

Un matin au tribunal

Deux avocats – celui de VINCI et celui d'une association citoyenne – se retrouvent un matin devant le Tribunal Administratif.

On juge à nouveau de la légalité du permis de construire de l'autoroute, mais cette fois, le procès est « sur le fond ».

L'association citoyenne a de forts arguments, qui permettent de croire à une annulation pure et simple du permis. Cela invaliderait du même coup les travaux préparatoires qui perçent, au même moment, au coeur des forêts défendues par l'association et les militants.

Mais cela nécessiterait, toutefois, que le procès se tienne.

Or quelle n'est pas la surprise de nos deux avocats, lorsqu'ils apprennent que Monsieur le Préfet a publié un autre permis de construire, cette nuit même ! Même l'avocat de VINCI n'a pas été prévenu.

La justice étant suffisamment embourbée pour ne pas s'embarasser de juger un permis de construire caduc, nos deux avocats rentrent chez eux, au chômage technique. Le procès du nouveau permis est fixé plus d'une demi-année plus tard.

Et les travaux préparatoires, dont on ne saura pas avant longtemps s'ils sont légaux ou non, peuvent continuer en toute tranquillité.

Devant le désastre

Des zones. Une terre crevassée
Comme le visage de ceux dont l'alcool
A remplacé une partie du sang

Je pense à l'ingénieur, ou le n'importe qui
Qui a dû venir un jour sur cette butte bucolique
Et contemplant la forêt, s'est dit :
« Ca passerait quand même mieux avec une 2x2 voies au milieu. »

Qu'aurions nous fait, si nous avions disposé de l'argent de la destruction ?
Nous aurions pu venir à plusieurs en forêt
Cueillir un énorme fruit de bolet à l'automne humide
Et nous demander ce qu'il raconterait s'il pouvait parler
Ecouter le bruissement des formes de vie enchevêtrées
Apprendre par le nez, les livres,
la poésie des corps
Penser aux conspirations des vivants, ensemble, qui s'intertissent
A ce que veut dire « être en vie »
Aux mondes qui se créent et s'abîment à chaque instant dans une motte
d'humus ou un tapis de mycelium
Puis méditer là-dessus,
Ou en parler aux gens fatigués qui rentrent, le soir.

Sous les lacérations du sol, plus aucun lombric.
Aucun champignon qui mute et s'associe aux arbres.
La mélancolie des ruines
En dessous, le magma.

J'attends encore de voir le bloc de béton
Qui créera du lien entre les êtres.

Ardeur en costume bleu-noir

Il m'a dit : « Mettez vous contre le mur. Sortez vos papiers. Bienvenue en enfer. »

On était pourtant que cinq militants avec des cabas remplis de fumiers. Ou voulait les verser devant un lieu de pouvoir, pour protester contre une histoire flagrante de corruption.

J'avais envie de lui dire : « Tu sais, les mots ont un sens, mon vieux. »

Lettre à un.e industriel.le - suite

Comment je me suis acheminé vers la terrible équation

T'avoir identifié était une chose, mais cela ne suffisait pas à justifier ton assassinat. J'y suis venu progressivement.

Au début, il me semblait que nous n'étions que de simples antagonistes. Par « début », j'entends la première lutte : celle où pour la première fois, sur un même enjeu, j'ai eu un objectif qui était l'inverse du tien. Tu voulais raser la forêt, je voulais la préserver. Tu avais les tribunaux de ton côté, et moi, le sentiment de la justice. Car tu avais faux partout : déni de démocratie, travaux illégaux, projet inutile, gâchis économique, preuves irréfutables de corruption, désastre écologique... et j'en passe.

Mais tu as gagné. Tu nous a balayés d'un revers de main avec la bénédiction de l'État. Je me souviens encore de ces machines, abattant un arbre toutes les vingt secondes. J'avais les larmes aux yeux. Juste devant moi, derrière un cordon de CRS, s'effondrait une canopée centenaire.

Cela est arrivé juste quand, une fois de plus, un rapport accablant du GIEC paraissait. Un tel hasard était trop significatif. J'ai eu l'impression qu'un palier avait été franchi. Je me suis dit : c'est la dernière fois que j'attends de notre justice qu'elle serve à quelque chose. Puisque elle cesse de s'appliquer lorsqu'il s'agit de toi ou de tes sous-fifres, comment la croirais-je juste ? D'ailleurs, peu importe, puisque mon propre Etat se permet de l'ignorer.

Je me dis parfois que si, dès ma naissance, j'avais su que le Droit était une émanation des riches, produit par et pour eux-mêmes, j'aurais peut-être accepté cette défaite. Si l'école républicaine m'avait appris que les industriels et l'État font ce qui leur chante, *parce qu'ils sont riches et ont le pouvoir, point, à la ligne*, le choc que j'aurais ressenti aurait peut-être été moindre.

Mais l'école républicaine m'a appris que le droit était juste et impartial. Comme je n'appartiens à aucune minorité, que je n'ai jamais eu à subir la moindre sensation d'injustice ou d'illégitimité, j'avais pu croire jusqu'ici que cela était vrai.

Aussi fort avais-je cru à la justice, aussi fort ais-je viré de bord. A chaque nouveau procès, chaque nouvelle esbrouffe médiatique, chaque nouvelle mutilation policière, mon ressentiment s'est mis à augmenter. A chaque fois, c'était un peu plus l'intégralité de notre société que je remettais en cause.

As-tu déjà vu des enfants dont les parents agissent sur le mode « faites ce que je dis, pas ce que je fais » ? As-tu déjà vu comment, lorsqu'ils sont en conflit, aucun argument ne peut les atteindre ? C'est qu'au fond, leur éducation leur a signifié que le discours n'était que la partie émergée, et bien illusoire, d'un rapport de force. Ils développent donc la croyance que le monde n'est qu'une grande scène de théâtre pleine de jeux factices, d'intérêts cachés et de mensonge. Exportant partout le modèle parental, ils sont incapables de croire qui que ce soit honnête. Pour eux, le plus important se

situé dans l'autorité, la force, ou les différentes techniques qui permettent de rendre plausibles des discours creux.

Et bien c'est exactement la pensée que j'ai développée, de manière réfléchie, après ce que je venais de vivre. J'avais désormais le sentiment que le Droit émanant de notre Etat n'était que la partie émergée d'un rapport de force. Que tout ne se résumait qu'à un grand bras de fer, et que le « juste » ne pouvait qu'émaner de la violence.

Tenant toujours cela pour vrai, je ne lis plus les lois de la même manière. Sous la menace ou par la force, je puis envisager d'en respecter certaines... mais on ne me fera plus croire que cela est juste.

Ce processus de remise en cause n'a pas touché que le droit ; il fût le même pour les discours médiatiques. Je ne peux plus lire une ligne sans me demander comment les différents rapports de force de notre société en influencent le point de vue, les omissions, les détournements. La presse « objective » n'est qu'une vaste farce. Il n'y a que deux presses : celle qui assume sa partialité et celle qui la nie, la seconde étant plus dangereuse que la première.

Et il en est allé de même, surtout, pour la violence. J'ai vu les préfets, les éditorialistes ou et les juges, condamner la violence d'innocents, ou de gens qui me ressemblaient, tout en invisibilisant du même geste, froidement, celles des gens comme toi. De telles injustices accumulées ont agi comme des acides. Mes frêles convictions républicaines ont été rognées par la révolte. La voix du vécu, du désespoir et de la douleur, ont bien rapidement surmontées mon éducation.

Cela faisait beaucoup de piliers symboliques de mon existence qui disparaissaient d'un seul coup. La Justice n'est pas juste, la police ne me protège pas (j'ai manqué d'être mutilé en manifestation), l'État subventionne et protège la destruction de la nature, les industriel.le.s et les banques tiennent les plus hautes commandes, les journaux sont utilisés comme armes plutôt que comme moyens d'information. Ce que l'on m'a appris est beau mais n'a aucune valeur. Vas te reconstruire là-dessus, si tu y as cru !

Il ne me manquait plus grand chose pour que ton assassinat devienne envisageable.

Il m'a fallu d'abord trouver une nouvelle valeur pour juger de si, oui ou non, la violence pouvait-être appliquée. Puisque la justice n'a de sens que si elle est l'émanation de ceux qui font société ensemble, et que la nôtre est défaillante, je ne pouvais plus me demander si elle était juste. Je n'avais pour déterminer cela qu'un sentiment diffus qui, au mieux, était partagé par des ami.e.s. Ce n'était pas assez. Par contre, me considérant comme intégré dans un rapport de force, je pouvais me demander si elle était légitime. Étais-je agressé ? Étais-je en situation de légitime défense ? Voilà quelles seraient mes manières de le déterminer.

Il me restait aussi à détruire cette impression que, dans notre monde, la vie des gens connus ou riches vaut plus que celle des petites gens. Il fallait que je désacralise ton corps de riche/puissant.e. Que tu perdes l'aura symbolique que j'avais appris à voir en toi. Mais à cela, rien de compliqué : ce n'était qu'une

question de temps, de nombre d'injustices vécues. Chaque fois un peu plus de haine, un peu moins de respect. Le cap a vite été franchi.

Enfin, il a fallu que je réalise que tu agissais volontairement. Il m'a fallu lire tes propos, écouter tes conférences, acheter tes journaux. J'ai compris que tes idées sur le monde envisageaient sereinement la répression, le saccage de la nature, l'assassinat. Te faire comprendre par A + B que tu agissais mal n'était donc plus une option. De toute évidence, les valeurs qui auraient soutenu mes arguments n'étaient pas les tiennes.

Je te savais donc puissant.e, refusant de lâcher ton pouvoir, refusant de dialoguer, et suivant une ligne d'action destructrice et hyper-polluante.

Je me sentais doublement menacé. Ta vie mettait en péril mes valeurs, mon amour des êtres vivants et des écosystèmes, et mon sentiment de la justice. Mais surtout, ta vie mettait en danger la mienne. L'industrie attaque aujourd'hui toutes les conditions dans lesquelles vivre est possible : alors que j'écris cette lettre, tu viens de déclarer que tu laisserais la plus grande nappe phréatique d'Europe être contaminée par tes déchets hautement toxiques. Tu as préféré cela que de payer des impôts. Pourtant, je vis sur cette nappe phréatique, ainsi que bien des êtres vivants.

Ce n'est donc pas seulement une question de valeurs, mais de survie. A chaque degré en plus, chaque nouvelle pollution, vivre sera plus difficile. Avec la probabilité d'effondrement des écosystèmes, ce sont mes chances de survie à l'avenir qui diminuent.

Une situation dramatiquement claire. Si un conflit est sans dialogue, et qu'il met en jeu la vie des participants, il faut appeler cela une guerre. Dans une guerre, chacun a bien le droit de considérer que sa vie vaut celle de la personne d'en face. Et c'est ce constat qui, tout naturellement, m'a ramené à mon équation :

$-x$ puissant industriel.le = $+y$ humains, animaux, plantes, champignons ; $+y'$ années de ma vie

Etant menacé, je pouvais donc conclure que mon désir de te voir disparaître était légitime.

C'est ce qui permis à l'idée du meurtre de débouler en fanfare, surfant sur une lame de fond de peur et de haine.

Interlude à la lettre

Plénitude soudaine

Je voulais soulever ma hargne et la faire tomber de mon épaule. Oublier l'amertume. Alors j'ai bu beaucoup de café et je me suis mis à écrire, voilà ce que j'ai écrit, c'était sincère :

*Tomber raide dingue d'un moment
Le passage d'une mésange
Sur le paysage morose de mes pensées
Le sourire d'un vieil humain
Sans raison dans la rue pleine d'étrangers
Ou un café dans une auberge
Après une nuit dans la montagne*

*Tomber raide dingue d'un moment
Le sourire de connivence
Entre deux inconnus qui se désirent
Ton corps nu en fierté qui jouit
Par une soirée de sexe doux
Et la joie inopportune levant son aube
Là où elle n'avait aucune raison d'apparaître*

*Et la puissance ombrageuse d'autres moments
Une femme qui parle de celui qui l'a violée
Avec la voix vibrante de la justice qui tranche
L'émotion d'une parole qui sonne
Devant une assemblée capturée tout ouïe
Le verdict d'une violence sans rancœur
De ceulles qui libèrent l'inconscient de la société*

*Et la puissance ombrageuse d'autres moments
Se rendre compte avec appréhension
Que le conflit et la violence sont nos dernières options*

*Et tomber amoureux du monde
Observer si longtemps un insecte
Qu'on oublie la disparition de ses compères
Ne plus en vouloir aux humains
Être prêt à se jeter dans leurs bras
Te voir ou t'imaginer nue
En sentant qu'aujourd'hui les barrières sont abolies*

*Et tomber amoureux du monde
Être côte-à-côte dans le silence*

S'oublier complètement pour le bruit des vagues

Aimer tellement

Que cela sonne une trêve

Qu'ensemble, nous regardions l'infini apport

L'infinie rage de l'eau sur le rivage.

C'est bien, mais ce n'est pas suffisant. J'y reviendrai. Le présent doit trouver ses lettres de noblesse dans cette histoire.

Les trois petits cochons, avertis, n'ont pas construit leur cabane avec des codes civils

Salle de procès.

Les accusés sont des opposants à l'autoroute. Une vingtaine de jeunes militants qui ont déplacé du matériel de chantier pour construire une cabane, avant d'être délogés par les gendarmes.

Les voilà donc jugés, six mois plus tard, pour « vol avec recel. » Un ou deux le sont aussi pour « actes violents. » Toutefois, les dits actes étant invalidés par les vidéos tournées sur place, on se résigne à appeler cela une « apparence de résistance. »

Le juge reconnaît que les ordres qui ont permis à la gendarmerie d'intervenir étaient illégaux. Il ajoute qu'il y a eu des « vices de forme » lors de l'intervention (personne n'osera proposer une :« apparence de violence. »)

Viens le verdict.

Minimum de deux mois de prisons avec sursis pour les militants sans casiers.

De la prison ferme pour ceux qui avaient déjà du sursis.

Des TIG en plus pour d'autres.

Aucune remise en cause pour les officiers ou les troupions de gendarmerie.

Franchir la ligne de la légalité n'amène pas aux mêmes endroits selon qui l'on est et d'où on le fait.

Scène de la vie en zad

On était trois, dans un bocage de l'ouest pluvieux, sans vraiment d'endroits étanches. Lieu de lutte, soit-disant. Quelques pélos qui vivent entre des arbres, essaient d'organiser des Assemblées Générales et font des manifs à deux cent personnes.

En visée de la lutte : l'annulation d'un projet de Surf-Park.

(Le concept d'un Surf-Park est de bétonner plusieurs hectares de terres agricoles ou forestières, pour créer une vague artificielle, sous plafond-néon, alors qu'on est à dix kilomètres de la mer.)

On était trois, donc, à avoir quitté nos canapés infestés de punaises de lits, le couvert de nos bâches, pour tenter de créer un « vélo-d'appartement-machine-à-laver » sous un rayon de soleil.

(Le concept d'un vélo-d'appartement-machine-à-laver est de faire tourner le tambour d'une machine à laver avec les pédales d'un vélo d'appartement, pour ne pas utiliser d'électricité lorsque l'on lave son linge.)

Comme on avait très peu d'outils, on en était à bricoler une courroie avec du gros scotch replié sur lui-même, ou à défoncer de vieilles carcasses de vélos en espérant récupérer les chaînes.

C'est à ce moment-là que l'hélicoptère de la police nationale est venu survoler notre hectare boueux.

On devait avoir l'air terrifiant avec notre scotch, nos tambours de machines et nos chaînes de vélos rouillées, parce qu'ils ont quand même fait trois fois le tour, au dessus du champ.

J'ai proposé de leur montrer nos culs. Elle a préféré leur faire un signe en forme de coeur avec les mains. Finalement, on l'a imitée.

L'hélicoptère est ensuite parti survoler le champ du dangereux anarchiste planteur de légumes qui nous prêtait le terrain. Il est repassé une dernière fois chez nous – la courroie collait toujours pas avec le tambour -, puis est reparti.

Et du même manège, par la suite, plusieurs fois par semaine.

Bien sûr, tout ce que nous faisons était visible depuis la route. Ils auraient aussi bien pu passer en camionnette.

Mais c'était surement plus drôle en hélicoptère.

Lettre à un.e industriel.le - suite

D'un bond, au-dessus du gouffre.

Ce qu'il faut comprendre de toute cette histoire.

Toi, ou plein d'autres. Mon constat était mathématique. Que je te supprime comme une mauvaise blague, une histoire affreuse, voilà ce qui me semblait soudain être la bonne voie à suivre.

Cette idée m'a assailli pendant de longues semaines avant que je me décide. Maintenant, il faut que je te décrive précisément le moment où je l'ai fait, sans quoi tu ne comprendras pas la finalité de mon propos.

Je marchais dans un bocage, me dirigeant vers un lieu paisible où j'espérais pouvoir me retirer momentanément de la furie du monde. Et pourtant, l'équation ne cessait de bondir dans ma tête. Je ne pouvais plus regarder les arbres, les rares oiseaux qui chantaient, et y trouver de la beauté. L'amertume et la hargne étaient trop fortes. Ne pas essayer de t'assassiner revenait à donner plus de valeur à ta vie qu'à d'autres, et pourquoi aurais-je fait une telle chose ? Mais quel dilemme ! Soit nier ma vie, et mon amour d'autres êtres, à ton profit ; soit te détruire, en anéantissant du même coup la beauté de l'existence.

Toutefois, cela faisait longtemps que je réfléchissais. Attendre plus revenait à se défilier. Une décision s'imposait.

Comme j'étais balotté entre ces deux possibilités inacceptables, en plein désespoir, un sentiment s'imposa à moi. Un sentiment brusque, aveugle et brutal, se résumant à un cri du cœur. « *Je ne veux pas tuer !* » Quel souffle d'air pur, dans l'impasse où j'étais ! Je compris, en un éclair, que là se situait l'unique voie de sortie du désespoir.

Je ne désirais ni trouver illégitime ma violence, ni te supprimer. Ni nier l'injustice que je ressentais, ni en aller jusqu'à l'assassinat. Suivre un tel désir revenait pourtant à m'imposer une conduite irrationnelle, à bondir au-dessus de mes doutes, de mes pensées. Mais l'envie était suffisamment forte pour annuler cette angoisse de justice dont je t'ai parlé au début. *Je ne voulais pas tuer, point.* Pourquoi tergiverser plus longtemps ?

Ancrant d'un coup, et profondément, ce choix impulsif, je repoussais définitivement l'idée du meurtre.

Si je te racontes cela, c'est pour que tu comprennes qu'il n'y avait ni belles idées secourables, ni morale, ni même de concept, derrière ma décision. Rien qu'une volonté égoïste, aussi spontanée et puissante que le geste de se raccrocher à quelque chose lorsque l'on tombe. Et c'est seulement ensuite que ma raison, qui cherchait encore justice et moyens d'action, entreprit de digérer la nouvelle donnée et d'y donner du sens.

En effet, une fois cette décision prise, ma hargne et mon amertume retombèrent. Je pus marcher à nouveau tranquillement dans mon bocage, méditant sur ce que cela signifiait.

Je pensais alors que le pouvoir qui avait miroité derrière l'idée de ta mort était bien illusoire. Le propre d'une action politique est de ne jamais rester

entre les mains de son auteur. Les situations et les humains excèdent les définitions que l'on a d'eux, c'est pourquoi l'onde de choc d'un acte n'est jamais prévisible. Te mettre à mort pouvait faire sens si j'étais certain d'être efficace, mais si je te tuais pour rien ? Si cela te transformait en martyr ? Si un.e autre de ton genre te remplaçait ? J'aurais alors assassiné pour rien. Ou alors, pour que ta mort ne reste pas inutile, il m'aurait fallu assassiner à nouveau.

Cela ressemblait trop à ce qui s'était déjà fait en vain. Les marxistes-léninistes ont nourri bien des charniers avec des yeux brillants d'espoirs ; malheureusement pour eux et leurs victimes, l'Homme Nouveau est demeuré capitaliste, ou absent. Et toutes les morts ont été inutiles.

Du reste, appliquer la logique quantitative qui soutenait mon équation impliquait de penser d'une manière économicienne. Et n'était-ce pas là répliquer la logique industrielle que j'essayais de rejeter ?

Le meurtre pouvait donc être légitime, cela n'en faisait pas pour autant un bon moyen d'action. Mais puisque je le refusais, il fallait que je trouve d'autres moyens, à la mesure d'une situation qui elle, restait extrême. Et si le problème se situait dans l'aspect non-maîtrisable de certains actes politiques, alors il me fallait en imaginer d'autres, qui auraient peu de chances de m'échapper. Je ne voyais qu'une seule solution : que mon objectif soit, dans ces actes, immédiatement sensible et réalisé. Qu'ils fassent surgir un présent où les logiques morbides qui conduisent à la destruction du vivant aient déjà été évacuées. Que la fin et les moyens se confondent, dans un désir radical de vivre, dès aujourd'hui, un monde conforme à mes idées.

Cela signifiait, concrètement, ne plus respecter les valeurs marchandes. Ne plus me soucier de la loi actuelle, sinon pour éviter sa répression. Ne plus accepter la démesure de la propriété privée, car celle-ci masque les communs invisible, nécessaires à sa partition. Recréer des espaces propices aux vivants... et pour tout cela, nuire le plus possible à tes intérêts.

J'y pensais un moment, jusqu'à sentir que *j'y étais*. En deçà de la limite du meurtre (et de la torture, qui me semblait relever de la même laideur), j'avais trouvé une logique d'action, qui est encore celle qui me guide aujourd'hui.

Ce qui signifie que je pourrais bien, dans les temps à venir, voler tes biens personnels. Ou ce que tu produis. Ou encore, démolir ta maison. Brûler ta voiture. Saccager tes entrepôts. Saboter tes machines. Dépouiller tes comptes en banque. Réduire à néant tes sites internet. Je pourrais aussi essayer de recréer des minis-sociétés, avec ceux qui le voudront, en dehors des lois de nos prétendues démocraties. Et si je pousse cette logique jusqu'au bout, je pourrais même te séquestrer un moment.

Mais rassures-toi : si j'arrive à te kidnapper, tu seras mieux traité que dans les prisons où croupissent certains de mes amis. J'aurais grand plaisir à t'offrir un café, pour discuter avec toi d'à quel point il me semble que tu manques d'humanité. Tout ce que je veux, c'est que tu arrêtes d'agir.

J'imagine ta réaction, alors que tu lis ces lignes. Et j'anticipe : sache que je ne cherche pas à t'intimider. Mon but n'est pas non plus de donner des preuves à charge de la préméditation de mes actes, pour le jour où je serai arrêté.

Je n'ai raconté tout cela que pour te faire remarquer certaines choses, qui sont d'une extrême importance par rapport à notre avenir commun.

La première, c'est que le conflit qui grandit entre toi et moi risque de ne faire que s'amplifier à l'avenir. (Et tu as bien compris que ce « moi » et ce « toi » s'étendent au-delà de nos deux personnes.) Comme les conditions de survie des vivants vont continuer à se détériorer, notre radicalisation mutuelle ne pourra qu'aller croissante. Je vais trouver de plus en plus absurde de te voir perpétuer la destruction du monde, et j'aurai de plus en plus besoin d'agir pour me sentir droit. De ton côté, tu ne pourras que me réprimer de plus en plus sauvagement. Voilà du moins ce à quoi mène la logique d'escalade dans laquelle nous nous trouvons.

La seconde, c'est que si j'ai raison de croire que seul mon désir m'as empêché de planifier ton assassinat, alors la barrière qui nous sépare des prochains massacres se réduit comme peau de chagrin. Car si je suis honnête avec ce désir, je sais qu'il ne peut exister que tant que je dispose de bonnes raisons d'aimer le présent. Et quelles sont-elles ? La chance de pouvoir mener une vie digne ; avoir un minimum de confort matériel ; ne pas être complètement asservi par mon travail. Au fond, je ne suis qu'en légitime défense *douce*. Je ne vais pas mourir demain, à coup sûr, à cause de toi, ni n'ai vu aucun de mes proches mourir dans des conditions injustes. Voilà ce qui me permet, à coup sûr, de réitérer mon choix de ne pas essayer de t'assassiner.

Toutefois, une situation aussi privilégiée que celle-ci se raréfie. C'est ce qui me fait dire que la précarité qui croît dans nos sociétés n'est pas seulement matérielle, elle est aussi morale. Pour qui est réduit à n'être qu'un.e survivant.e au jour-le-jour, trouver injustifiable l'écoulement du sang devient vite hors de propos. Lorsqu'il s'agira pour des condamné.e.s de choisir entre asservissement et riposte, entre mort et meurtre, bien cruel, celui qui leur reprochera la violence de leurs moyens ! Ce ne sera pas moi. Certains stades du désespoir placent leurs victimes hors de portée de la critique.

Bien sûr, je ne me fais aucune illusion. S'il se pourrait que tu sois victime d'attentat ou de révolution sanglante, il se pourrait aussi que tu restes indemne dans ta bulle. Peut-être qu'aucun.e industriel.le n'aura jamais la tête coupée. Il suffirait pour cela que les appauvri.e.s d'un endroit soient épargnés par l'asservissement de ceux d'ailleurs ; ou bien qu'ils s'entredéchirent ; ou que la puissance technique des armées et de la police matent dans le sang les révoltes. Puisque c'est déjà en partie le cas, rien ne permet d'exclure que cela ne continue et s'aggrave.

Comme tu achètes des lieux à l'abri de la violence qui vient, que tu aménages en ce moment-même tes bunkers, c'est que tu as conscience de la situation. Tu sais que je ne verse pas dans le prophétisme millénariste.

Mais au fond, même si tu étais si bien préparé, que tu devais rester comme le dernier survivant sur cette planète, cela ne changerait rien à mon propos. Dans la violence, nous sommes tous liés. Ce qui endommage le tueur endommage aussi celui qui restes sans réagir. Si nous ne changeons pas de direction, il est certain que l'ère de barbarie que nous traverserons traumatisera pour longtemps celles et ceux qui y survivront. Que ce soit toi ou d'autres n'y changera rien : je ne crois pas que les survivants auront une vie très désirable.

Je ne suis pas très optimiste sur mon argument. Te dire que nous serons tous abîmés par la violence, alors que je ne sais même pas si tu reconnais tous les humains comme des êtres vivants ? « Des aliens dans les rues », disais-tu il y a peu, alors qu'un peuple s'embrasait. Tu révélais du même coup à quel point ta capacité à reconnaître d'autres êtres était restreinte. « Pauvres », « chômeurs », « migrants », « étrangers » ; tous ces noms cachent des humanités pour lesquelles tu sembles ne jamais ressentir d'affliction. Je présume que cela t'évite d'avoir à en faire le deuil lorsqu'ils meurent. (Et je ne parle même pas des mondes non-humains. T'imaginer souffrir de la mort d'une abeille gavée de pesticides, pour un passereau dont le lieu de nichage est devenu une autoroute, pour une espèce de buisson qui disparaît ? Pour être honnête, cela m'est très difficile.)

Pour autant, il aurait été idiot de ne pas tout essayer. Peut-être que certain.e.s d'entre toi ont honte, ou peur, des drames qui ont lieu ou de ceux qui s'approchent. Peut-être que certain.e.s d'entre toi voient la même chose que moi : une grande tâche noire qui s'agrandit, recouvrant nos sociétés, sapant la morale et le sens, nous préparant tous à accepter des horreurs. Peut-être que certain.e.s d'entre toi ne sont guère excité.e.s par l'idée de survivre à des bains de sang.

Dans ce cas, ceulles-là seront peut-être sensibles à l'autre frêle possibilité d'avenir que je voulais proposer, en conclusion de cette lettre.

Endiguer un conflit ne peut se faire qu'en renouant le dialogue entre les parties concernées. Pour le réchauffement climatique, qui concerne la Terre entière, vaste programme, me diras-tu ! Oui. D'autant qu'il ne pourra pas s'agir de l'un de ces ersatz de domination où tu fais de la « pédagogie », de la « concertation », ou n'importe quelle autre imposition brutale de ta volonté sous costume collaboratif. Un véritable dialogue signifierait que tu sois capable de revenir sur tes valeurs fondamentales, au profit d'autres, discutées collectivement. Il signifierait que tu acceptes de délaissier la valeur marchande qui fonde ton système de pensée.

Tant que tu considèreras le monde – humains, animaux, plantes, ressources terrestres – comme une accumulation de marchandises à accaparer, exploiter et raréfier pour faire vivre l'Economie et le Profit, aucune avancée ne sera possible. Car il te faudra, pour poursuivre ce but, exploiter, accaparer, raréfier. Autrement dit détruire, affaiblir, paupériser. Cela n'a rien de caricatural : je ne fais que paraphraser la doctrine de tes manuels d'économie.

Pour que s'ouvrent de nouvelles voies, il faut que nous puissions juger du viable et du désirable sans cette valeur marchande qui fausse tout. Il nous faut inventer de nouveaux étalons, adaptés à une vie future précaire, à la raréfaction des ressources, à la mutation des écosystèmes. Changer les règles du jeu, pour que tout ne soit plus joué d'avance.

Et s'il y a une chose en laquelle j'ai toute confiance, c'est en la créativité que nous pourrions déployer pour cela.

Si déjà, nous arrivions à établir un tel dialogue, j'accepterais peut-être de revenir sur mon désir irrépressible de te nuire. Et surtout, nous pourrions

espérer que cette tâche noire de violence, que je crains plus que tout, commence à se résorber.

Si nous n'y arrivons pas, nous vivrons probablement de nouveaux enfers. Il y aura fort à craindre que toi, moi, ou d'autres, pressés par les circonstances, décidions un jour de passer à l'acte.

Auquel cas, il ne nous restera plus que nos yeux pour pleurer.

Bien à toi,

Epilogue

Le présent

Maintenant que j'ai les deux pieds dedans et la tête aussi, j'ai quand même envie de remercier la vie pour la merde qu'elle a balancée sur mon époque. Juste un peu. On ne va pas se laisser mourir d'amertume ?

Je suis reconnaissant d'avoir sacrifié l'idée de futur. Tout va péter – mais tout a toujours été en train de péter. C'est plus rapide et plus destructeur. Pourtant le processus n'est pas nouveau : la mort a toujours été au bout du chemin.

Qu'importe demain, tant qu'aujourd'hui il nous reste le désir ! Cela ne signifie ni l'immobilité, ni le court-termisme. Voilà ce qu'il fallait découvrir. Chaque jour, on peut se dire « quelle laideur, comment on l'efface ? », ou « pas en mon nom ! » Ce sont les bons moments.

Agir, si on le désire.

Hurler ensemble.

Dégonfler les pneus d'une grosse machine qui pollue avant d'aller voir un être aimé.

Détourner une publicité pour un produit affreux.

Parler à des gens sans espérer d'argent.

Faire de la gratuité.

Jouir sexuellement sans consommer du corps humain.

Il s'agit d'aider chaque jour, discrètement, le présent à s'enfanter.

Si tu fais ça, la confiture de la vie

– quand les prévisions d'un avenir merdique se désagrègent devant toi pour laisser place à des voies inconnues -

te travaille au corps.

Du jour-le-jour, donc. Il faudra toujours faire re-comprendre aux maniaques que l'éternité ne se situe pas dans le passé. Que Maintenant est un mot très proche de Dieu.

Regarde : ce matin, dans les Vosges, tout était blanc de givre. Maintenant le soleil a surgi, et chaque arbre, en fondant, scintille et provoque une petite pluie. Une brume s'en élève, qui forme un fin nuage dans le fond de vallée.

Et moi, je suis là.